

« Mon » Jean-Louis Roux

Michel Vaïs

Numéro 150 (1), 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaïs, M. (2014). « Mon » Jean-Louis Roux. *Jeu*, (150), 81–83.

« Mon » Jean-Louis Roux

Théâtre du Nouveau Monde, 8 décembre 2013. Hommage émouvant au dernier des fondateurs, disparu 10 jours plus tôt, à 90 ans. Camarades et parents se succèdent au micro pour évoquer tel ou tel aspect d'un personnage si riche et complexe que chacun n'en effleure qu'une petite partie.

Michel Vaïs

Jean-Louis Roux (Louis Laine), en compagnie de Françoise Faucher (Marthe), dans *L'Échange* de Claudel, mis en scène par Jean Gascon (TNM, 1956). © Henri Paul



Jean-Louis Roux, en compagnie de Jean-Louis Millette (Gloucester), dans le rôle-titre du *Roi Lear* de Shakespeare, mis en scène par Jean Asselin (TNM, 1992).
© Robert Etcheverry

Jean-Louis Roux était un monument de notre théâtre, comme son collègue et ami Jean Gascon, mort trop jeune, lui, et bien loin, hélas ! À l'étroit dans un Québec n'ayant pas su le retenir, Gascon avait succombé aux appels de Stratford, comme plus tard, sur un autre continent, Giorgio Strehler s'exilera de sa chère Italie pour trouver en France un pays à la hauteur de son génie.

Sans tourner le dos à Stratford, Jean-Louis Roux est demeuré au Québec, qu'il a marqué de multiples manières tout au long de sa vie. Sur la scène du TNM, qu'il a foulée si souvent, on a projeté des extraits filmés de son jeu dans la pièce inaugurale de la maison, *L'Avare*, comme dans *Le Roi Lear*, en passant par Feydeau, Claudel, Tchekhov et son rôle marquant d'Ovide Plouffe à la télévision. Ce qui frappait toujours, c'était son élégance, le raffinement de sa diction, sa rigidité aussi. Comme il l'a avoué dans sa dernière entrevue, avec Pascal Gélinas, sur ARTV, il se disait « incapable de parler québécois ». Voilà pourquoi il paraissait tellement manquer de naturel et que, note-t-il, il a si peu joué au cinéma. Cela me rappelle le mot de son ami Jean-Pierre Ronfard, évoquant sa raideur dans un entretien avec Robert Lévesque : Jean-Louis paraissait toujours avoir « un parapluie enfoncé dans le trou de balle » !

L'OIGNON SACRÉ

Bernard Dort disait que voir jouer un grand acteur, de ceux que Jean Cocteau a qualifiés de « monstres sacrés », c'est se rappeler tous les grands rôles qu'on l'a vu endosser auparavant. Car on le perçoit à travers ses autres personnages, qui font maintenant partie de lui comme s'il s'agissait de pelures d'oignon. Pour moi, Jean-Louis Roux restera toujours d'abord le brillant jeune homme svelte, à la langue châtiée et à l'élocution parfaite des fondateurs du TNM. Avec le temps, et surtout les responsabilités, le jeune homme a acquis une présence scénique de plus en plus imposante. Comme il n'a jamais, par principe, cédé aux appels de la publicité télévisée (contrairement à son collègue Albert Millaire, qu'il nomma secrétaire général du TNM), Roux n'a jamais vu son image associée à tel ou tel produit. Il raconte même, dans sa dernière entrevue, avoir renoncé à son rôle dans *La Famille Plouffe* après avoir entendu un spectateur dire un soir, à son entrée en scène : « Voilà Ovide ! »

Cette présence forte lui a naturellement ouvert la porte à des rôles d'autorité, qui ont culminé avec celui de Lear, dans la mise en scène de Jean Asselin, en 1992. Et cette autorité n'a jamais semblé aussi grande que quand on la sentait menacée ou brisée. Je le revois en Gêronte, en 1986, caché dans son sac, se faisant rouer de coups par Scapin : Normand Chouinard a précisé que Roux lui demandait de frapper bien fort... Alexis Martin a révélé que pendant les représentations du *Roi Lear*, en bouffon, il prenait plaisir, chaque soir, à arracher quelques cheveux à la tête de Jean-Louis Roux, jusqu'à ce que Jean Asselin l'avertisse : « À cet âge-là, ça ne repousse pas ! »

Tout l'homme était dans ces mots : les principes et le cœur.

Dans *La Jeune Fille et la Mort*, à Montréal, l'acteur qui venait de commencer à siéger au sénat avait demandé à la metteuse en scène, Martine Beaulne, de demeurer pendant tout l'entracte ligoté sur sa chaise, par souci de vérité. C'est que son personnage de médecin, ex-tortionnaire sous la dictature de Pinochet, subissait des sévices qu'il avait lui-même imposés jadis. Jamais la dignité sénatoriale n'a paru aussi malmenée !

ENGAGEMENT POLITIQUE ET PASSION

Mais des dimensions moins connues du personnage ont refait surface lors de l'hommage au TNM. Au-delà de la direction de l'École nationale de théâtre, de sa courte carrière de sénateur (1994-1996), puis de lieutenant-gouverneur du Québec (1996), on a évoqué, chez ce fédéraliste invétéré, l'homme engagé admirant Vilar, le défenseur des travailleurs et des persécutés (il a écrit *Louis Riel*), l'Artiste pour la paix contribuant à faire de Montréal une zone libre d'armes nucléaires, distribuant des tracts en octobre 70 aux représentations de *Jeux de massacre* d'Ionesco pour protester contre la Loi des mesures de guerre, ou tenant tête au Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal pour imposer *Les fées ont soif* et, plus tard, *Ti-Jésus, bonjour*, pièces que l'on voulait censurer en les privant de subvention. Passionné, Roux ne craignait pas de défendre la liberté d'expression, quitte à se trouver au cœur du tumulte. On l'oublie souvent : comme l'a souligné Lorraine Pintal, cet homme réputé pour son amour des classiques a programmé 40 créations québécoises au TNM, dont les inclassables et risqués Gauvreau et Ducharme. Il avouait cependant que Ronfard et Millaire l'avaient poussé dans le dos...

Malgré sa rectitude extérieure, plusieurs ont noté sa chaleur, son humour, voire son espièglerie. Monique Miller a raconté que, pour lui faire plaisir, un soir en tournée, on lui avait offert un album à colorier avec des crayons multicolores dont il a fait un usage appliqué. Guy Nadon a vu en lui un père le jour où, ayant perdu le sien un samedi, il jouait le lendemain à 15 h un personnage qui devait dire qu'après la mort de son père il ne pourrait plus écrire... Dans la coulisse, Roux l'a serré longuement dans ses bras. Combien d'autres, de Janine Sutto (sa partenaire dès 1940) à Andrée Lachapelle, de Françoise Faucher à Monique Miller, de François Girard à Normand Chouinard, ont trouvé chez lui fidélité, simplicité, complicité. Son successeur à la barre du TNM (après le court mandat d'André Pagé), Olivier Reichenbach, trop ému pour parler, a fait lire son témoignage par Markita Boies. Pour lui aussi, Roux fut un mentor qui l'a accueilli comme régisseur pour lui faire gravir les échelons de la maison jusqu'au sommet.

HOMME DE CONTRADICTIONS

Quant à moi, en un demi-siècle de fréquentation discrète de cet homme, dans ma position de spectateur et de critique, je garde un attachement pour « mon » Jean-Louis Roux. Cet homme contradictoire m'a plus d'une fois étonné, choqué, impressionné, émerveillé. Au Centre culturel canadien de Paris, en 1971, donnant une conférence sur « Le théâtre canadien », il a comparé le nationalisme québécois au national-socialisme d'Hitler, ce qui a fait bondir des Québécois présents dans la salle. Six ans plus tard, après la saga des *Fées ont soif*, il a répondu avec empressement à mon appel pour publier une annonce dans *Le Devoir* demandant à l'ambassadeur de Tchécoslovaquie au Canada de faire pression pour que soit libéré de prison Václav Havel, dont le TNM avait déjà monté *Note de service*.

Peu après, lors d'une conférence à Outremont, j'ai écouté l'idéaliste contestataire plaider sérieusement pour la transformation de l'armée canadienne en un corps de service civil, à l'image de celui qui existe au Costa Rica. Pour un épisode de ma série radiophonique *Les Trésors du théâtre*, à la Chaîne culturelle de Radio-Canada, j'ai vu Roux s'animer en ressortant de vieilles photos et des programmes évoquant son parcours au théâtre. Il regrettait que son ami Gascon, lui, n'ait jamais rien conservé. En 1992, sachant qu'il nourrissait des relations plutôt tendues avec certains critiques, je l'ai pourtant sollicité pour qu'il nous aide à rendre hommage à son ami François Rozet, déjà nonagénaire, dont la santé déclinait dangereusement. (Le 8 décembre, au TNM, Françoise Faucher a rappelé qu'il n'hésitait pas à se rendre en pleine nuit au chevet de son ami malade.) Roux m'a répondu qu'il accepterait de m'aider, mais qu'il le ferait « pour François ». J'ai donc pu aller chercher Rozet chez lui pour l'amener au Théâtre d'Aujourd'hui, où avait lieu la dernière remise de prix publique, télévisée, de l'Association québécoise des critiques de théâtre. Roux a débuté ainsi sa présentation improvisée, magnifiquement sensible et éclairée, du grand acteur : « Chers amis, chers ennemis... » Tout l'homme était dans ces mots : les principes et le cœur. ●